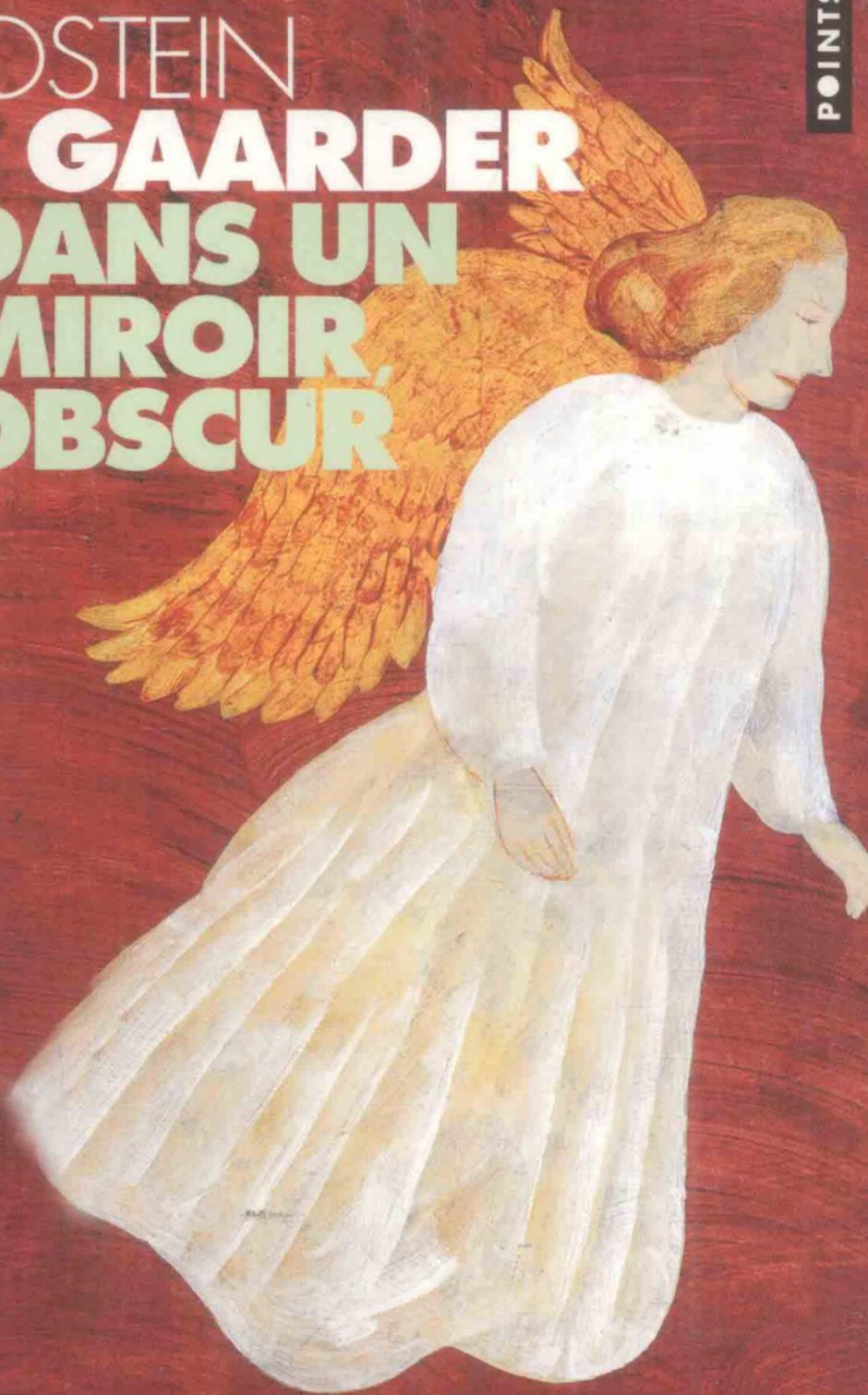


JOSTEIN
GAARDER
DANS UN
MIROIR
OBSCUR



Jostein Gaarder

DANS UN MIROIR,
OBSCUR

ROMAN

*traduit du norvégien
par Hélène Hervieu*

Éditions du Seuil

DANS UN MIROIR, OBSCUR

Comme dans *Le Monde de Sophie*, Jostein Gaarder a choisi une petite fille pour personnage central de ce roman. Cécilie, jeune héroïne aux fulgurantes interrogations, est malade, fiévreuse et tient à peine sur ses jambes. De sa chambre, elle entend les préparatifs de la fête qui va bientôt se dérouler au rez-de-chaussée. Sa famille se relaie à son chevet. Cécilie oscille entre veille et sommeil, se réfugie dans ses rêves et ses pensées...

Nous sommes le soir de Noël, elle est couchée dans son lit, lorsqu'un ange, Ariel, fait soudain son apparition et lui tient compagnie. Un dialogue s'ébauche, puis se développe avec humour et intelligence, entre la fillette qui cherche à comprendre d'où elle vient, qui est Dieu, comment la création s'est effectuée, quel est, justement, cet être étrange que l'on nomme un ange, et Ariel, cette voix venue d'ailleurs, esprit libéré de toute contrainte matérielle et humaine, mais qui n'a pas forcément toutes les réponses...

Enfant innocente, Cécilie suit un parcours initiatique à la découverte de l'univers céleste et de celui, bien terrestre, de la vie, de ses cinq sens, de sa propre mémoire et de sa capacité à rêver, jusqu'à l'éternelle question qui hante l'humanité et à laquelle la jeune malade ne peut qu'être sensible : y a-t-il une vie après la vie ?

On pense au *Petit Prince* bien sûr, mais aussi à *Alice au pays des merveilles*, dans ce nouveau conte philosophique où la métaphysique se partage entre une tendresse toute particulière pour le monde merveilleux de l'enfance et les mystérieux secrets du monde complexe des adultes.

Jostein Gaarder est né en 1952 à Oslo. Après avoir enseigné la philosophie et l'histoire des idées dans la région de Bergen en Norvège, il se consacre aujourd'hui à sa carrière littéraire et a créé une fondation écologiste. Il connaît, dans son pays, un succès unanime pour une œuvre d'une profonde originalité. Mais c'est Le Monde de Sophie qui l'a définitivement consacré auprès de la critique et du grand public, en Norvège et à l'étranger (Allemagne, Suède, Italie, USA, France, etc.).

*Avec tous mes remerciements à
Anne Goosens pour son aide.*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
I et speil, i en gâte

ÉDITEUR ORIGINAL
H. Aschehoug & Co (W. Nygaard), Oslo

© original : H. Aschehoug & Co (W. Nygaard), Oslo, 1993

ISBN 2-02-034961-2
(ISBN 2-02-029999-2, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mars 1997, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La joie est un papillon
Qui vole bas au-dessus des champs,
Mais le chagrin est un oiseau
Aux grandes ailes puissantes et noires,
Qui vous emportent loin au-dessus de la vie
Chatoyant ici-bas dans l'eau et le feuillage.
L'oiseau du chagrin vole haut dans le ciel,
Là où les anges de la douleur veillent
Sur les cumps de la mort.*

Edith Södergran, seize ans

Chapitre 1

Ils avaient laissé ouverte la porte de la chambre. Cécilie sentait monter à l'étage les odeurs familières si caractéristiques de Noël. Elle s'amusa à les reconnaître les unes après les autres.

Facile, le chou rouge au cumin ! Et puis l'encens que son père faisait brûler sur la cheminée avant de se rendre à l'église. Et là, n'était-ce pas l'odeur fraîche du sapin ?

Cécilie inspira profondément et crut sentir jusqu'à la présence des cadeaux déposés au pied de l'arbre dans leur beau papier-cadeau rouge ou doré, les rubans de soie avec les étiquettes pour chacun... Tout cela constituait un parfum qui, au fond, était indéfinissable et pénétrant, quelque chose de magique, au cœur même de Noël.

Perdue dans ces évocations, elle effleura du doigt le calendrier de l'Avent suspendu au-dessus de son lit. Les vingt-quatre fenêtres étaient enfin ouvertes ; aujourd'hui même, elle avait déplié la dernière, la plus grande de toutes. Elle ne put s'empêcher de regarder encore une fois l'ange, penché au-dessus de la crèche où reposait l'enfant Jésus. A l'arrière-plan se tenaient Marie et Joseph, mais ils paraissaient ne pas s'apercevoir de la présence de l'ange.

Comment expliquer que l'ange fût dans l'étable sans que Marie et Joseph ne s'en rendent compte ?

Elle promena son regard autour de la chambre. Elle avait si souvent fixé la lampe rouge du plafond, les rideaux blancs piqués de myosotis, les étagères avec ses livres, ses poupées, sa collection de pierres précieuses et de minéraux ainsi que ses bijoux, qu'ils étaient devenus comme une partie d'elle-même. Sur le bureau devant la fenêtre, un guide de voyage sur la Crète côtoyait une vieille Bible pour enfants et un livre de mythologie nordique. Sur le mur qui la séparait de la chambre à coucher de ses parents, était accroché le calendrier grec illustré d'adorables chatons. Elle en avait profité pour y suspendre aussi le vieux collier de perles que sa grand-mère lui avait offert.

Combien de fois avait-elle compté les vingt-sept anneaux de la tringle à rideaux ? (Pourquoi y en avait-il treize d'un côté et quatorze de l'autre ?) Et les numéros de *Science et Vie* qui s'entassaient sous son bureau ? Elle avait dû chaque fois renoncer à trouver le chiffre exact. De même, elle avait abandonné l'idée de compter les myosotis des rideaux. De toute façon, il s'en cachait trop dans les plis...

Sous son lit, elle avait glissé son « journal intime chinois ». Elle n'avait qu'à tendre la main pour vérifier qu'il était bien là... et le feutre aussi.

Son « journal intime chinois » était un petit carnet qu'un médecin de l'hôpital lui avait offert. Quand elle le mettait à la lumière, les fils de soie noirs, verts et rouges de la couverture brillaient.

Elle n'avait pas le courage de tenir un vrai journal —

d'ailleurs, qu'aurait-elle eu à raconter ? —, mais elle avait décidé d'y consigner toutes les pensées qui lui venaient à l'esprit, à force de rester couchée. Elle s'était promis de ne rien raturer, chaque mot devait rester tel qu'il était jusqu'au jour du Jugement dernier. Ce serait amusant de relire ce journal une fois qu'elle serait grande. Sur la page de garde, elle avait écrit en grandes lettres majuscules : PENSÉES INTIMES DE CÉCILIE.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et tendit l'oreille pour écouter ce qui se passait en bas. De temps en temps, elle entendait sa mère fouiller dans le tiroir à couverts de la cuisine, sinon la maison était silencieuse...

Les autres devaient rentrer d'un instant à l'autre de l'église. Juste avant — ou juste après — sonneraient les cloches de Noël. Il est vrai qu'on les entendait à peine de la maison de Skotbu, aussi avait-on pris l'habitude de sortir sur le perron les écouter.

Mais ce Noël-ci, Cécilie ne pourrait pas être dehors pour le carillon de Noël : elle était malade. Pas un peu malade comme en octobre et en novembre, mais si gravement que Noël était comme une poignée de sable qui lui filait entre les doigts. Elle dormait ou somnolait, mais au moins, elle n'était pas à l'hôpital. Là-bas, ils avaient déjà sorti les décorations de Noël début décembre !

Encore une chance qu'elle sût ce qu'était Noël ! S'il existait une chose au monde qui fût immuable, lui semblait-il, c'était bien Noël à Skotbu. Pendant quelques jours, les habitants accomplissaient les mêmes gestes, année après année, sans avoir à se demander pourquoi. « C'est la tradition qui veut cela », disaient-ils. Il n'y avait rien à ajouter.

Ces derniers jours, toutes ses pensées étaient tournées vers ce qui se déroulait en bas. Le bruit des préparatifs en cuisine ou le froissement des décorations étaient autant de bulles de sons qui montaient jusqu'à elle. Parfois, Cécilie s'imaginait que le rez-de-chaussée était la terre et qu'elle-même se trouvait au ciel.

Hier soir, ils avaient rentré l'arbre de Noël et Papa l'avait décoré, après avoir couché Lasse, son petit frère. Aussi incroyable que cela puisse paraître, Cécilie n'avait donc pas encore vu le sapin !

Encore heureux qu'elle eût un petit frère bavard qui n'hésitait pas à tout raconter, avec force commentaires ! Grâce à lui, elle avait pu, à sa façon, suivre en détail tous les préparatifs de la fête. Dans le monde d'en bas, Lasse était son agent secret.

Elle agitait la clochette qui était posée sur sa table de nuit et, en règle générale, il accourait le premier. Aussi Cécilie ne s'était-elle pas privée de le faire monter pour qu'il la tienne au courant de tout.

Papa avait promis de la porter dans le salon, au moment d'ouvrir les cadeaux. Elle avait demandé une nouvelle paire de skis. Ceux qu'elle avait lui arrivaient à peine au cou. Maman avait eu beau lui faire comprendre qu'il valait peut-être mieux attendre qu'elle fût tout à fait rétablie pour songer à faire du ski, Cécilie avait vigoureusement protesté : elle voulait ses skis pour Noël, c'était clair, non ?

– Tu sais, peut-être que tu ne pourras pas faire de ski cet hiver...

Cécilie avait accueilli cette phrase en renversant un vase de fleurs par terre.

– En effet, je ne vois pas comment je pourrais faire du ski si je n'ai même pas de skis à ma taille !

Maman, le visage impassible, avait cherché la balayette. Son calme était insupportable. Tout en ramassant les fleurs et les débris de verre, elle avait dit :

– Je pensais que tu aurais préféré quelque chose d'intéressant à faire au lit.

Elle avait senti comme une pression contre ses tempes. « Quelque chose d'intéressant à faire au lit ! » Et vlan ! Encore une assiette et un verre de jus de fruits par terre. Maman ne s'était toujours pas mise en colère et avait continué à ramasser, un à un, tous les débris.

Histoire de bien marquer le coup, Cécilie avait ajouté que, tout bien réfléchi, elle désirait aussi des patins et une luge...

Dehors, il faisait un froid de canard depuis le début du mois de décembre. Cécilie s'était parfois risquée à aller, d'un pas chancelant, jusqu'à la fenêtre. La neige reposait comme un gros édredon moelleux sur le paysage gelé. Papa avait allumé une guirlande dans le grand sapin du jardin. C'était en son honneur, sinon, on choisissait toujours le petit, devant l'entrée. Ainsi, à travers les branches du sapin, elle pouvait deviner la colline aux Corbeaux dans le lointain.

Jamais la nature ne lui était apparue avec une telle netteté que ces dernières journées avant Noël. Elle n'avait eu aucune peine à reconnaître le facteur qui, même par presque – 10°C, arrivait à bicyclette sur le chemin fraîchement enneigé. Elle avait d'abord esquissé un sourire, puis avait frappé au carreau en lui faisant un petit signe de la main. Il l'avait alors aperçue, avait lâché son guidon

pour la saluer et il avait dérapé dans la poudreuse. Après l'avoir vu disparaître derrière la grange, elle avait péniblement réussi à regagner son lit et s'était mise à pleurer. Le sens de sa vie lui paraissait se résumer à l'image d'un facteur chancelant, se frayant à vélo un chemin dans la neige.

Une autre fois aussi, elle avait eu les larmes aux yeux rien qu'en restant à la fenêtre. Si seulement elle avait pu sortir et aller se balader dans ce paysage féérique ! Devant la porte de la grange, deux bouvreuils s'amusaient à se poursuivre. Cécilie avait souri à leur jeu subtil. Elle aurait bien aimé être elle aussi un bouvreuil ! Puis elle s'était rendu compte que son regard se voilait. Alors, d'un doigt, elle avait recueilli une larme et esquissé un ange sur la vitre. En comprenant qu'elle avait ébauché cet ange avec ses propres larmes, elle ne put s'empêcher de sourire à nouveau. Au fond, quelle était la différence entre les larmes d'un ange et un ange de larmes ?

Elle avait dû s'assoupir un instant, car elle fut tirée de sa somnolence par le bruit de la porte d'entrée.

Ils étaient donc revenus de l'église ! Cécilie les entendit secouer la neige de leurs chaussures. Et n'étaient-ce pas les cloches qui sonnaient là-bas ?

– Joyeux Noël, Maman !

– Joyeux Noël, mon trésor.

– Joyeux Noël à toi aussi, Tone, dit son père.

Le grand-père toussota :

– Hmm... Ça sent drôlement bon dans la cuisine...

– Lasse, tiens ! Prends son manteau !

Cécilie n'avait aucun mal à imaginer la scène : sa

grand-mère qui souriait et embrassait tout le monde, Maman qui enlevait son tablier tout en donnant un baiser à son père qui pouvait ensuite tranquillement allumer son cigare, son père qui passait la main dans les cheveux de Lasse...

S'il y avait un domaine où Cécilie était devenue une experte ces derniers temps, c'était celui de voir avec les oreilles.

Le joyeux brouhaha du rez-de-chaussée fit place à des chuchotements et elle entendit son père monter l'escalier quatre à quatre.

– Joyeux Noël, Cécilie !

Il l'embrassa et la serra doucement contre lui. Puis il courut ouvrir grand la fenêtre.

– Tu entends ?

Elle souleva la tête de l'oreiller et répondit :

– Cela veut dire qu'il est cinq heures.

Il referma la fenêtre et vint s'asseoir sur le bord du lit.

– Alors, mes nouveaux skis, je les aurai ou pas ?

Elle aurait presque aimé qu'il réponde non. Cela lui aurait donné une bonne raison pour se mettre en colère, ce qui était, tout compte fait, plus agréable que de se sentir si impuissante.

Son père mit un doigt devant sa bouche.

– Aucun traitement de faveur, Cécilie. Allez, patiente encore un peu...

– Je ne fais que ça...

– Tu es sûre, tu ne préfères pas être allongée sur le canapé, pendant que nous mangeons ?

Elle secoua la tête. Ils en avaient déjà parlé plusieurs fois ces derniers jours. Il valait mieux qu'elle soit bien

reposée lorsqu'ils ouvriraient les cadeaux. De toute façon, elle ne pourrait rien avaler du repas de Noël : elle se mettrait tout de suite à vomir.

– Mais je veux que vous laissiez toutes les portes ouvertes.

– Bien entendu !

– Et parlez bien fort... surtout à table ! Je veux que vous fassiez le plus de bruit possible.

– Promis.

– Et après avoir lu l'Évangile de Noël, je veux que Grand-mère monte me le relire.

– Elle ne demande pas mieux, tu sais bien.

Elle laissa retomber sa tête sur le grand oreiller.

– Tu peux me passer mon baladeur ?

Il alla chercher son baladeur, prit des cassettes sur l'étagère et les lui donna.

– Ça va, pour le reste je peux me débrouiller toute seule.

Son père lui déposa un baiser sur le front.

– Tu sais bien que j'aurais préféré rester à côté de toi, chuchota-t-il. Mais il faut penser aux autres. Je passerai plus de temps avec toi juste après le réveillon.

– Vous devez fêter Noël comme d'habitude, je vous l'ai déjà dit.

– Comme d'habitude, mais oui...

Il sortit de la chambre sans faire de bruit.

Cécilie choisit une cassette de Sissel Kyrkjebø avec des chants traditionnels et se sentit aussitôt transportée dans l'univers feutré de Noël. Elle enleva le casque et tendit l'oreille : ils étaient tous assis au salon.

C'était sa mère qui lisait l'Évangile de Noël. Quand